

La course autour du monde

Un rallye en images

Léo Bonneville and Mario Bonenfant

Number 113, July 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50955ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

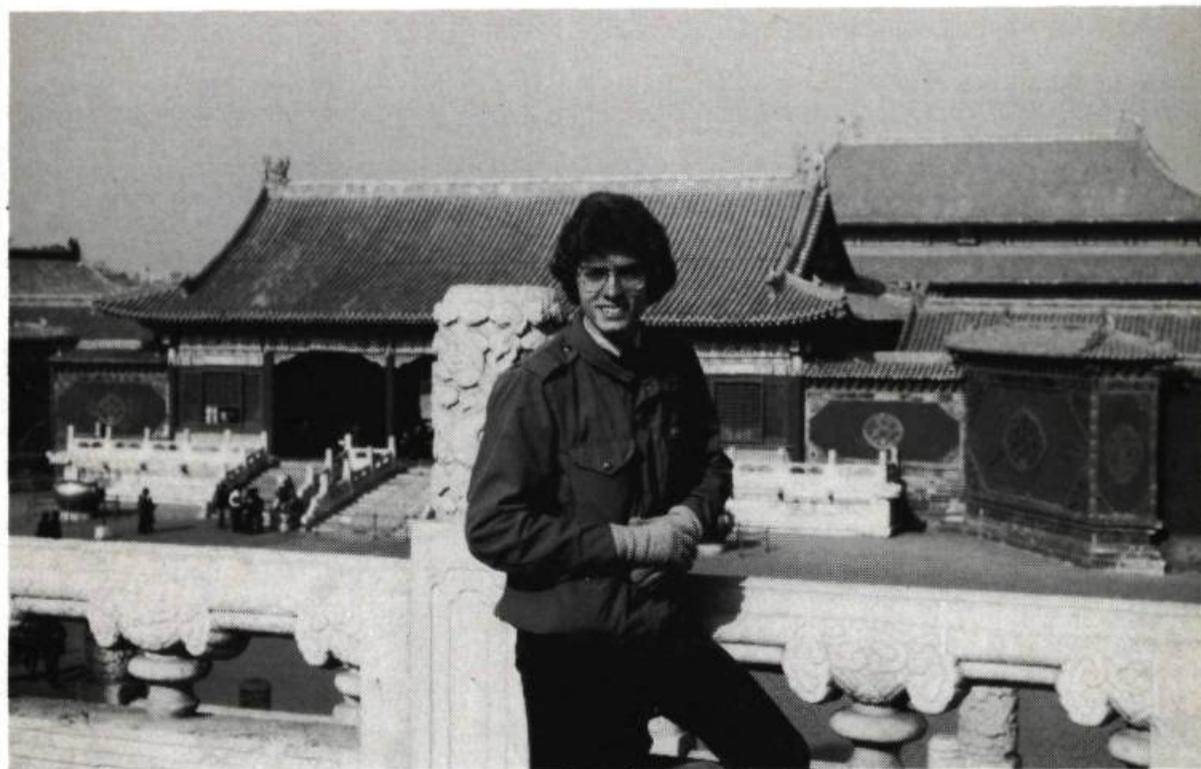
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. & Bonenfant, M. (1983). La course autour du monde : un rallye en images. *Séquences*, (113), 29–31.

LA COURSE AUTOUR DU MONDE: UN RALLYE EN IMAGES



J amais « La course autour du monde » n'aura été aussi captivante et aussi palpitante que cette année. Deux Québécois affrontaient des participants français, belges et suisses. L'un des nôtres débuta avec beaucoup de malchance, traînant en dernière place, au point de décevoir ses plus fervents admirateurs. Mais le vent tourna. Le petit Québécois (c'était le plus jeune concurrent) commença à s'affirmer et, de semaine en semaine, on le vit monter les échelons. Si bien que la course prit une dimension inattendue. Maintenant, chaque samedi, les Québécois se rivaient à leur téléviseur pour connaître quelle nouvelle performance afficherait notre jeune cinéaste. Il en fut ainsi jusqu'à la fin. Au point que le suspense croissait sans cesse et que notre compatriote touchait presque le sommet. Il termina brillamment en deuxième position, établissant une remarquable prouesse. Mario Bonenfant venait d'étonner la francophonie par sa persévérance et son talent. Pour le bénéfice de tous ceux qui ont suivi la course et aussi de ceux qui rêvent d'entreprendre un tel périple, nous lui avons demandé de nous dire ce qu'il pense de son expérience. Voici donc son témoignage.

Léo Bonneville

Un billet d'avion de 9 000 \$, une bonne caméra Super 8 et un « sacré coup de pied »... voilà tout ce que ça prend pour faire « La course autour du monde » de Radio-Canada.

Montréal, Paris, Lisbonne, Casablanca, Alger, Niamey, Lagos, Rio, La Paz, Quito, Mexico, Los Angeles, Sydney, Adélaïde, Bali, Java, Singapour, Bornéo, Tokyo, Pékin, New Delhi, Paris, ça fait tout un rallye.

Mais il ne suffit pas de parcourir les cinq continents pour gagner cette course. Il faut produire un reportage par semaine, peu importe où l'on se trouve. Un document qui sera vu presque instantanément par 15 millions de téléspectateurs et coté par un panel international composé de juges français, suisses, belges et canadiens. Toute la francophonie y va de concert. « La course autour du monde » du samedi, 17 heures, c'est un rallye en images.

Chaque année, deux candidats seulement sont sélectionnés pour représenter le Canada, deux sur 500 lors de mon « repêchage ». 800 déjà se sont manifestés à la Société d'État pour la prochaine série qui commencera en septembre 83.

Alors on vous épiluche de tous bords, de tous côtés. On examine votre diction, vos talents de scénariste, de cameraman et de réalisateur. On scrute votre dossier de présentation que vous mettez plus d'une semaine à constituer. Peut-être pourrait-on simplifier les choses en ne vous posant qu'une seule question, la vraie, celle qui est en tête du dossier: « Pourquoi voulez-vous entreprendre la course? »

Le voyage? Évidemment vous ne pouvez pas passer à côté. Mais, moi, je désirais participer à la course pour une autre raison: pour le CINÉMA. Et pour la première fois, en cinq ans, un Canadien s'est classé dans les premiers rangs, deuxième, avec 1386 points, à cinq points du leader belge.

Il faut dire qu'il y a toujours eu une ciné-caméra dans la maison chez moi. C'était une 8mm. Je viens tout juste de fêter les cinq ans de ma première Super 8. Pour un mordu du cinéma, la possibilité de faire des films subventionnés, d'être vu peu importe le reportage réalisé et sur quatre chaînes de télévision, tout ça à vingt ans, c'était presque un rêve. Un rêve qui devint pour moi une réalité le 2 juillet 1982.

6 mois de courses, 36 aéroports, 22 pays et autant de décalages horaires, alimentaires et culturels, ça prend moins que ça pour jeter quelqu'un à terre... mais, dans mon cas, cela a eu l'effet contraire.

Tous ces changements m'ont fouetté le visage. Je ne pouvais pas rester indifférent devant le défilement de toutes ces cultures. Il faut se rappeler que je ne cheminai pas toujours dans les sentiers des grandes capitales. Il y a plus de misère qu'autre chose dans ce monde, mais ce qui est fascinant, c'est que personne ne la vit de la même façon, cette fameuse misère. Moi-même, je devais avoir l'air assez misérable parfois, à me démener comme un diable. Mais au cours d'une expérience comme celle-là, vous rencontrez tellement de gens, vous croisez tellement de chemins, qu'il vient un temps où la caméra se met à tourner toute seule. Il y a quelque chose de magique dans l'air. Pour produire à ce rythme, il fallait être inspiré et, pour moi, cela est venu petit à petit, après un mois de tâtonnements.

Je me retrouvais parfois « pogné » avec mon seul et unique sac d'équipement, pris au milieu des pneus et des cages d'animaux, entouré par une dizaine de Boliviens qui n'avaient pour seul loisir que de me regarder rédiger mon rapport de caméra. Ou encore, je me rappelle, quelques semaines plus tôt, alors que j'étais le seul étranger dans un autobus bondé de Berbères, au milieu de l'Atlas marocain et qu'un homme au tempérament plutôt explosif voulait mettre la main sur mes caméras pour les projeter hors du véhicule parce que j'avais pris sa femme en photo...

Puis il y a le tournage, les gens à apprivoiser, les conversations par gestes, la mise en scène et les « histoires » que vous devez raconter pour convaincre les gens de se « prostituer » parfois devant la caméra.

Quand il faut payer un dirham pour tirer le gros plan d'un enfant ou encore 20\$ pour persuader un chercheur de nids d'hirondelle d'escalader les flancs d'une grotte pour dérober les précieux nids, alors que ce n'est même pas la saison légale pour la cueillette et qu'il risque à tout moment de se faire arrêter, ça ressemble un peu à de la prostitution, mais c'est un jeu qu'il faut vite apprendre à jouer.

Et toutes ces expériences qui se greffent au tournage du film hebdomadaire vont se blottir dans le subconscient pour ressortir quand vient le temps d'écrire et d'enregistrer sur cassette le commentaire du film, à la fin de la semaine.

Puis c'est le déchirement, la séparation, l'expédition du film à Paris, là où il sera développé et monté. Jamais je ne verrai ces images auxquelles je me suis attaché au cours de la semaine. Je ne visionnerai mes films qu'au retour, quand la course sera vraiment terminée.

Depuis mon retour, au cours des nombreuses conférences et causeries que j'ai données, car je suis en train de devenir un véritable lion de société, il y a une question qui revenait sans cesse et à laquelle je n'ai pas encore trouvé de réponse. Elle est pourtant simple. On voulait savoir quel pays j'avais préféré.

À voir plusieurs continents et n'avoir le temps d'approfondir qu'une seule chose pendant mon séjour dans un pays, j'ai fini par avoir la mémoire courte. En une semaine, je n'avais le temps que de voir les bons côtés d'un pays et chaque endroit devenait plus beau et plus excitant que le précédent.

Alors c'est peut-être la Chine qui me revient le plus rapidement à l'esprit, mon avant-dernier pays, là où je suis resté le plus longtemps.

La Chine, je l'attendais depuis le tout début, car j'avais réussi à me dénicher un visa individuel à Ottawa. J'en ai fait la demande le lendemain du jour où la Chine avait gagné un prix au Festival des films du monde de Montréal, l'an dernier. Avec un peu de diplomatie, c'est devenu le visa que j'ai obtenu le plus facilement, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Mais c'est en Chine que j'ai le plus apprécié le fait de tourner en Super 8. Si j'étais arrivé avec mon cameraman, ma scripte, mon preneur de son et 30 000\$ d'équipement, ça aurait été l'enfer. J'aurais peut-être dû coucher à l'aéroport. Ce n'est un secret pour personne qu'il faut des semaines et même des mois dans ce pays pour faire quelque chose, quand vous passez par les voies officielles.

Rien de tout ça. J'ai passé incognito. J'étais le parfait touriste, innocent... C'était le coup du cheval de Troie.

Une fois entré en Chine, c'est là que le ravage a commencé. J'ai pu tourner deux reportages avec une liberté déconcertante. Je me suis faufilé dans des trains, avec des Chinois qui acceptaient spontanément de devenir mes disciples d'une semaine.

J'ai abouti à Harbin, la capitale du Nord, près de la Sibérie. C'est là qu'on fait des sculptures dans une glace aussi transparente que du cristal... à -40° Celsius. Don Murray, le correspondant de Radio-Canada, que j'ai rencontré à deux reprises là-bas, m'a aussi conseillé d'aller au mont Taishan, une des cinq montagnes sacrées de Chine. Mes « papiers » n'étaient même pas en règle et ce dernier site n'était pas encore officiellement ouvert au tourisme. Mais ça a donné mon plus beau reportage de la course. De toute façon, une fois rendu en haut de la montagne sacrée, après avoir fait l'ascension des 6 000 marches menant vers la porte du ciel, on ne pouvait tout de même pas me renvoyer à Pékin.

Tous ces paysages, je les ai vus à travers le viseur de ma caméra Super 8, et le meilleur compliment que j'ai reçu, à mon retour, ce fut quand un réalisateur de Radio-Canada m'a demandé, pendant qu'il diffusait un de mes films: « Mais quelle pellicule 16mm as-tu employée pour tourner ça? »

Le tour du monde, c'était déjà tout un défi à relever, mais tirer le maximum du format Super 8, ça rendait l'épreuve encore plus exceptionnelle.

Maintenant que je suis revenu au pays et que ces milliers de pieds de pellicule gisent dans ce que j'appelle mon coffre aux trésors, je compte bien faire un gonflage et un montage 16mm regroupant mes meilleurs reportages, introduits par des cartes et quelques unes des centaines de diapositives que j'ai prises.

Un montage qui me fera peut-être voyager à nouveau, en attendant de repartir pour un autre projet de film. Un 60 minutes réalisé dans les cinq continents et avec plus d'une quinzaine de peuples, dans vingt-deux pays... J'en ai déjà trouvé le titre: « Un rallye en images ».

Mario Bonenfant

